

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 11

Artikel: Les caractéristiques du front belge
Autor: Breton, Willy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339952>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXII^e Année

N° 11

Novembre 1917

LES CARACTÉRISTIQUES DU FRONT BELGE¹

L'EFFORT ACCOMPLI PAR L'ARMÉE BELGE
DEPUIS LA BATAILLE DE L'YSER.

Nul n'ignore à quelles rudes épreuves l'armée belge fut soumise au début de la campagne. Surprise par la guerre, en pleine période de réorganisation, elle dut lutter seule, pendant de longues semaines, contre les forces numériquement et matériellement très supérieures qu'une agression prémeditée et longuement préparée lançait soudain contre elle.

Faisant résolument tête à l'ennemi, farouchement décidée à remplir intégralement tous ses devoirs, l'armée belge, cependant, soulevait d'emblée l'enthousiasme par l'héroïque résistance que Liège opposait, dès le 4 août, à la ruée de plusieurs corps allemands. Le 12, ses troupes sortaient victorieuses des sanglants combats de Haelen. Le 18 août seulement, pour n'être pas submergée par le flot toujours plus pressé de l'invasion, l'armée belge — sous la protection d'arrière-gardes qui soutinrent, notamment à Hauthem-Ste-Marguerite, d'ardentes luttes — abandonnait ses positions de la Gette et se repliait vers Anvers, réduit national où devaient se concentrer toutes les forces vives du pays. Namur, menacé depuis le 19 août, tombait le 23 au pouvoir de l'ennemi, après que la destruction de plusieurs forts par un bombardement intense et que l'encerclement de la place eussent rendu toute résistance impossible.

¹ Clichés du Service photographique du commandement de l'armée,

Au prix de peines inouïes, 12 000 hommes de la 4^e division d'armée échappaient à l'étreinte de l'assaillant et réussissaient à gagner la France d'abord, puis ultérieurement Anvers.

Livrée à elle-même dans la grande forteresse qu'elle espérait encore rendre imprenable, l'armée belge, en dépit des pertes cruelles déjà subies et du régime de terreur sauvagement instauré par l'ennemi dans les provinces envahies, poursuivait tenacement la lutte contre l'adversaire implacable. De tout son pouvoir, elle s'efforçait de soutenir l'action des alliés contre l'ennemi commun, par une première sortie exécutée au moment de la bataille de la Sambre ; par une deuxième, particulièrement opportune et vigoureuse, coïncidant avec l'immortelle victoire de la Marne. Pendant quatre jours, du 9 au 13 septembre 1914, les troupes belges s'acharnèrent contre les fortes positions allemandes devant Anvers, refoulant les troupes d'observation qui occupaient celles-ci, et empêchant, en outre, trois divisions entières de se porter au secours de l'armée von Kluck en péril. Bien qu'indirecte, la part que l'armée belge prit aux batailles de la Marne fut donc importante et efficace ; les Allemands eux-mêmes l'ont reconnu ¹.

Harcellant constamment l'ennemi, tout en parachevant la mise en état de défense de la forteresse, l'armée belge préparait, dans les derniers jours de septembre, une nouvelle et vigoureuse opération, principalement dirigée contre l'aile gauche des forces allemandes d'observation, quand un angoissant danger vint brusquement changer la face des choses.

Ayant rassemblé devant Anvers les immenses moyens d'action dont ils pouvaient disposer, les Allemands, en effet, venaient de se résoudre à attaquer l'armée belge dans la place même, en faisant brèche dans les défenses de la forteresse.

Le 29 septembre, les premiers obus des pièces monstres s'abattaient sur les forts de Waelhem et de Wavre-Sainte-Catherine, y causant d'effroyables ravages. Dès ce moment le sort d'Anvers était fixé. Le commandement belge en eut la claire vision. L'un de ses plus grands mérites restera d'avoir,

¹ Voir : *Les Batailles de la Marne*, par un officier d'état-major allemand (*Die Schlachten an der Marne*), traduit de l'allemand par Th. Buyse-Van Oest & Cie, éditeurs, Paris 1917.

en ces heures si tragiquement graves, su conserver toute sa fermeté d'âme et prendre la résolution virile d'abandonner la place intenable, pour sauver l'armée combattante et poursuivre ailleurs la lutte, sans trêve et sans faiblesse.

Tandis que les mesures étaient prises pour évacuer d'Anvers tous les approvisionnements susceptibles d'être transportés, et pour assurer la retraite de l'armée vers la côte, huit jours durant, les troupes belges, de plus en plus épuisées et meurtries, luttèrent stoïquement sous un feu d'une violence inouïe.

L'ordre général de retraite ne fut donné que dans la nuit du 6 au 7 octobre, quand la dernière limite permise à la résistance fut atteinte. Seul un étroit couloir restait encore libre, entre l'Escaut, d'une part, la frontière hollandaise et la mer, d'autre part. Protégée, d'abord, par une couverture de flanc (une division de cavalerie et deux divisions d'armée), puis par deux divisions de cavalerie en arrière-garde, l'armée de campagne réussit le miracle d'atteindre l'Yser, sans rien avoir abandonné à l'ennemi pendant cette épique retraite où ses troupes exténuées durent parcourir plus de cent kilomètres sur des routes encombrées.

La ligne de l'Yser n'avait pas été choisie arbitrairement. Mais dans la situation générale du moment, elle était la plus rapprochée de celles où l'armée belge pouvait espérer se souder aux forces alliées glissant progressivement vers le Nord, dans ce qu'on a appelé « la course à la mer ». Encore fallut-il déployer des prodiges de vaillance et d'énergie pour réaliser ce front continu et briser les efforts ennemis dans la formidable bataille des Flandres.

Il n'entre pas dans nos intentions d'en retracer ici les émouvantes péripéties. Son premier acte, chacun le sait, fut la lutte désespérée que « l'armée belge en haillons » — réduite à 80 000 hommes, dont 48 000 fusils seulement et 350 canons — soutint sur l'Yser même, durant la deuxième quinzaine d'octobre, contre 150 000 Allemands, — troupes fraîches pour la plupart, — qu'appuyaient un minimum de 500 pièces de tous calibres. Seule d'abord, avec l'unique renfort de 6000 fusiliers-marins français, elle résista héroïquement pendant huit jours, galvanisée par l'ardent appel et par l'exemple de son roi.

Soutenue, depuis le 23 octobre, par les premiers éléments de la division française Grossetti, elle lutta pendant huit jours encore avec une énergie presque surhumaine.

Le 31, les Allemands sont chassés de Ramskapelle et obligés de lâcher pied devant l'inondation qui, peu à peu, lentement mais sûrement, a envahi de ses eaux glauques et sournoises la plaine basse comprise entre le fleuve et la voie ferrée de Nieuport à Dixmude.

Dès lors, la bataille de l'Yser est virtuellement terminée. Elle s'achève en victoire. La route directe vers Dunkerque et Calais a été barrée à l'ennemi. Il a subi d'immenses pertes. Mais les sacrifices de l'armée belge ont été lourds aussi. On les chiffre par 11 000 morts et disparus, 9000 blessés et par un total de quelque 25 000 hommes si l'on y comprend ceux que la maladie et l'épuisement ont mis hors de combat. Les cadres ont souffert à tel point que certains régiments ne comptent plus qu'une dizaine d'officiers valides. Le matériel est dans un triste état ; la moitié des armes — canons, fusils, mitrailleuses — sont, momentanément au moins, hors de service ; les réserves en munitions sont épuisées.

Sous leurs vêtements en lambeaux, les hommes ont à peine figure humaine. Dans leurs rangs d'énormes vides se sont ouverts ; l'infanterie, pour ne parler que de l'arme la plus éprouvée, est réduite à 32 000 fusils.

Telle quelle, pourtant, malgré sa faiblesse et son dénuement d'autant plus pitoyable qu'on est au seuil de l'hiver, cette armée va continuer de monter la garde sur le dernier lambeau de sol belge que sa vaillance a conservé à la Patrie.

Voici trois ans qu'elle s'y trouve obstinément accrochée, bien que le front primitivement défendu, au moment de la bataille de l'Yser, se soit graduellement élargi.

Les circonstances n'ont pas permis à l'armée belge, jusqu'ici, d'entreprendre des opérations de grande envergure. En dehors de la part considérable qui lui revient dans l'échec infligé aux Allemands lors de leur attaque sur Steenstraat (avril-mai 1915) où les gaz asphyxiants firent pour la première fois leur apparition, elle ne compte à son actif que des opérations de détail, exécutées surtout dans le but d'améliorer ses positions.

En revanche, elle a tenu celles-ci avec un courage et une ténacité admirables. En même temps que s'accomplissaient le prodigieux effort qui devait aboutir à sa résurrection magnifique, sur le front même, et dans des conditions particulièrement dures, l'armée belge a réalisé en silence, à force de labeur, d'endurance et de stoïcisme, des choses merveilleuses. Ses soldats ont édifié dans l'eau et dans la boue, des travaux qui sont un modèle de puissance et d'ingéniosité. Si bien que le front belge, en dépit des difficultés inouïes que son organisation a rencontrées, est sans conteste un de ceux dont la mise en état de défense a été le plus solidement réalisée. C'est une immense forteresse, se développant sur des kilomètres carrés d'étendue. Et si le visiteur s'émerveille en constatant le degré de perfection auquel le Commandement belge a su porter l'organisation proprement dite de l'armée, aujourd'hui riche en hommes robustes, en armements de toute nature, en matériels techniques de toute espèce, sûre d'elle-même et confiante dans sa force renouvelée, il reste confondu devant l'immensité du travail fourni pour créer dans ces plaines humides, où l'eau suinte partout, l'infranchissable barrière élevée sous le feu même de l'ennemi.

C'est ce dernier effort généralement insoupçonné, que nous nous proposons de caractériser brièvement ici. Peut-être fera-t-il mieux apprécier le rôle joué par l'armée belge depuis que son front s'est immobilisé sur l'Yser, et mieux comprendre l'énergie, la volonté et l'endurance dont elle a fait preuve.

LE FRONT A TENIR. — LE BUT A ATTEINDRE.
CONDITIONS GÉNÉRALES DE LA RÉGION A ORGANISER.

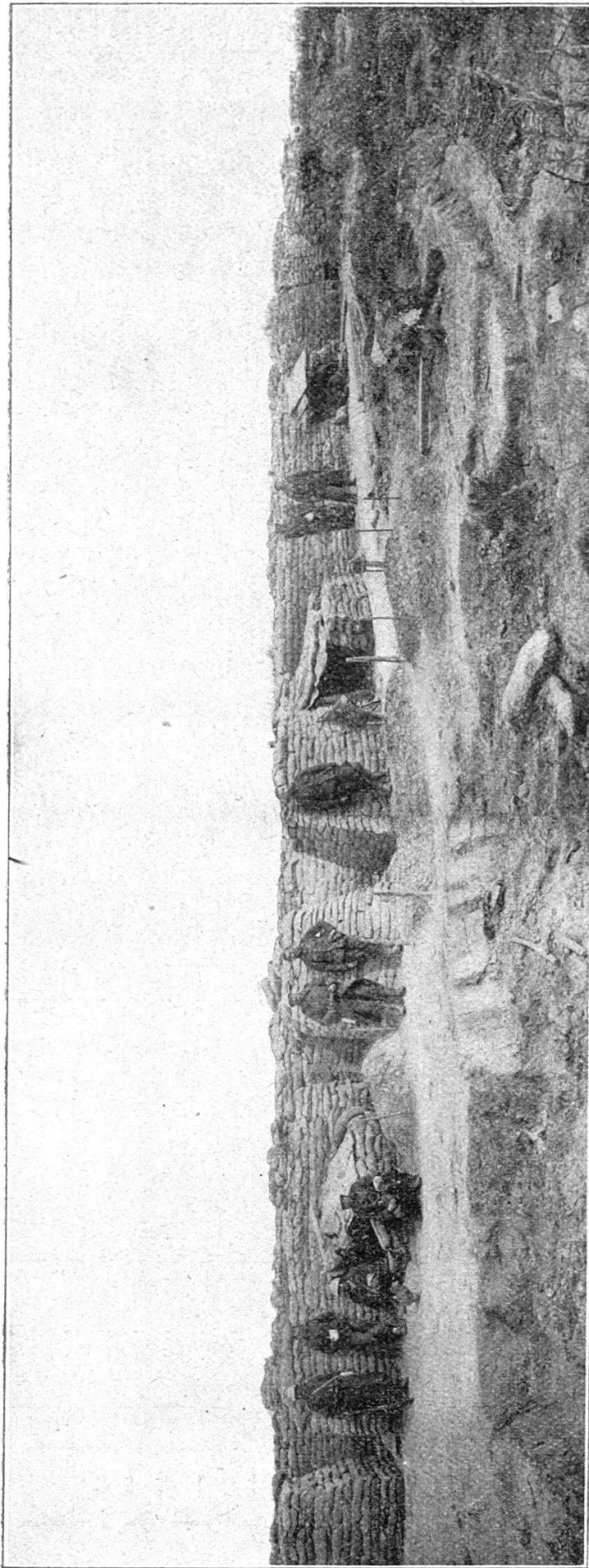
Ayant échoué dans leur tentative d'enlever Calais en passant sur le corps de l'armée belge, les Allemands avaient reporté leur effort dans la région d'Ypres par où ils espéraient atteindre cette fois leur but, à la faveur d'attaques menées avec la dernière violence. Ce fut le second acte de la bataille des Flandres. Il se termina pour l'ennemi par un échec aussi sanglant que le premier.

En même temps qu'il se développait, les Allemands, tant pour retenir des forces alliées vers le Nord que pour essayer de franchir l'Yser en ce point, renouvelaient leurs assauts contre la tête de pont de Dixmude. Le 10 novembre 1914, les troupes françaises et belges exténuées, dont les tranchées boueuses s'étaient effondrées sous le bombardement, durent céder à la poussée ennemie et, se repliant sur la rive gauche de l'Yser, abandonner à l'adversaire les ruines de Dixmude. Mais les Allemands s'efforcèrent en vain de prendre pied au delà du fleuve. Tant de résistance opiniâtre leur fut opposée, qu'ils renoncèrent bientôt à un projet dont la poursuite leur avait coûté déjà des pertes effrayantes.

Avec l'approche de l'hiver, la bataille s'apaisa graduellement sur tout le front des Flandres. Les deux adversaires épuisés devaient, d'ailleurs, reconstituer leurs forces et s'organiser sur leurs positions respectives. On n'enregistra plus que quelques actions locales brèves, quoique ardentes et toujours meurtrières. Mais profitant de sa supériorité en nombre et en puissance devant le secteur belge, l'artillerie ennemie entretint, sans discontinuer, un tir de destruction sur nos ouvrages à peine ébauchés et sur les villages servant de cantonnements à nos troupes harassées. L'une après l'autre les modestes bourgades du front de l'Yser s'écroulèrent en poussière, fracassées par le fer, dévorées par le feu.

C'est dans cette région ruinée et désolée, en plein hiver rigoureux, que l'armée belge hâtivement reconstituée, à peine remise de ses terribles épreuves, souffrant encore de mille dénuements, dut se mettre à l'œuvre pour transformer en un rempart solide la fragile barrière où seuls des prodiges d'héroïsme avaient pu briser les élans de l'ennemi.

Le front confié à la garde de ses faibles effectifs, s'étendait alors depuis les avancées de Nieuport jusqu'à l'ancien fort de Knocke, au confluent de l'Yser et de l'Yperlée. Contournant Nieuport par l'Est, il rejoignait la voie ferrée au Sud de la ville, et suivait ensuite le remblai du chemin de fer qui conduit à Dixmude, séparée de l'Yser par l'inondation. Au Sud-Ouest d'Oud-Stuyvekenskerke, le front s'incurvait pour rejoindre la digue de l'Yser à la borne 16, puis longeait la rive gauche du



Aspect d'une tranchée de première ligne avec parapet en sacs à terre.

fleuve, en bordure des terrains que les progrès de l'inondation, gagnant progressivement vers le Sud, avaient transformés en marécages.

Ce front ne tarda pas, à mesure que l'armée belge reprenait des forces, à s'étendre encore, se développant le long de l'Yperlée et du canal d'Ypres, jusqu'au Nord de Steenstraat d'abord, jusqu'à Boesinghe ensuite.

C'est l'armée belge, en réalité, qui a organisé définitivement tout le front jusqu'en ce dernier point, soit sur une étendue de 31 kilomètres au moins.

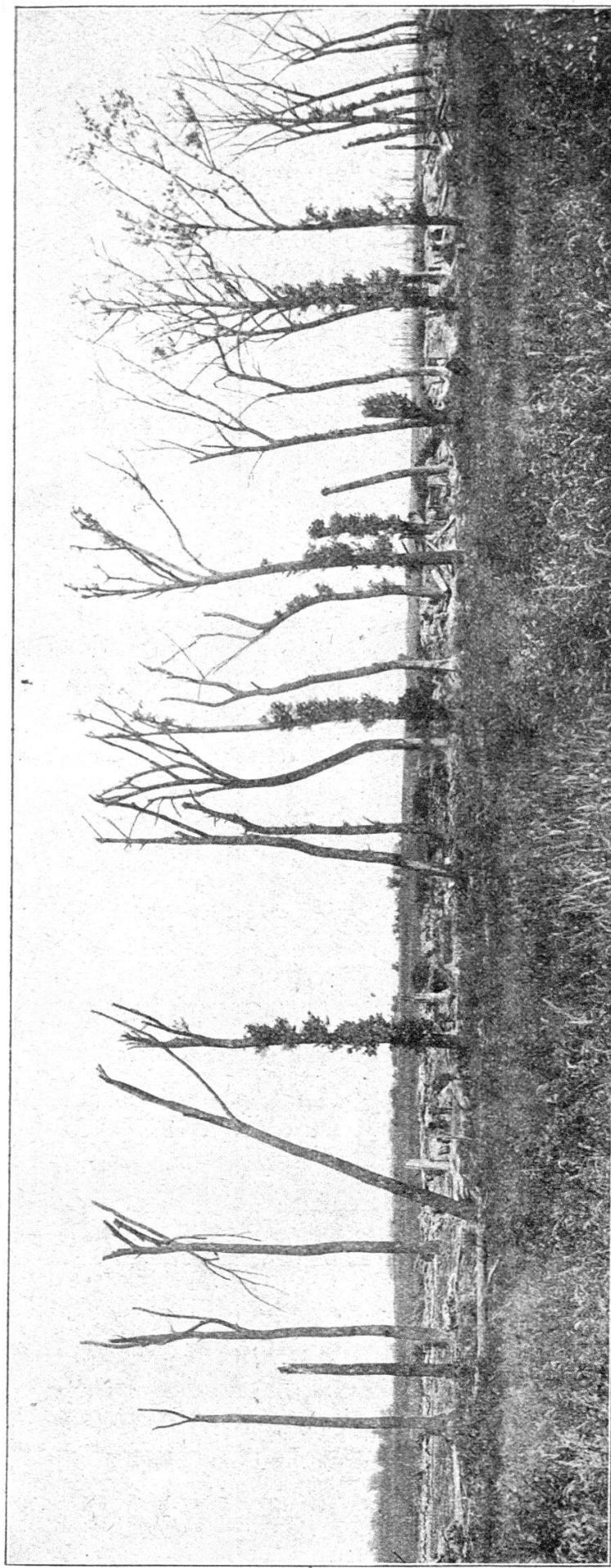
A ne considérer que celui dont la défense lui incomba au début — depuis la mer jusqu'au fort de Knocke — on ne peut s'empêcher de trouver bien lourde la tâche confiée aux faibles effectifs que la bataille de l'Yser avait laissés valides, d'autant plus que les vides creusés dans les rangs ne purent être que lentement et difficilement comblés.

Sans doute, l'inondation couvrait une grande partie du front et rendait moins redoutables les tentatives ennemis. Mais le gel pouvait la rendre illusoire. A quels travaux, ensuite, ne fallait-il pas se livrer pour régler, à son gré, le jeu de ces inondations, les empêcher d'envahir nos propres tranchées et interdire à l'ennemi de s'en servir contre nous ?

Ce serait une singulière erreur, enfin, de s'imaginer que la nappe d'eau constituait partout un obstacle infranchissable. Là même où elle paraissait offrir le plus de sécurité — c'est-à-dire entre la voie ferrée de Nieuport à Dixmude et le cours de l'Yser, — les routes et les chemins qui forment digues en tout temps, les simples renflements du sol aux abords des localités ou des fermes parsemées dans la région, émergeaient dans la vaste lagune y offrant des possibilités de passage ou constituant des îlots d'occupation favorable.

Aussi, dès le début, Belges et Allemands se disputèrent-ils la possession des uns et des autres, afin de couvrir leur position principale et d'en interdire les accès par la création de postes avancés péniblement érigés au sein même de l'inondation.

Plus au Sud, celle-ci avait épargné la région de Dixmude où le terrain s'élève très légèrement. Or là, précisément, les deux adversaires se trouvaient face à face, séparés seulement par



Aspect d'une tranchée de première ligne dans la partie méridionale du front organisé par l'armée belge.

la largeur de l'Yser, soit 15 ou 20 mètres à peine. De même qu'il fallait créer autour de Nieuport — où sont les écluses — une tête de pont d'une solidité à toute épreuve, de même fallait-il ériger devant Dixmude, au contact immédiat de l'ennemi, un bastion d'autant plus puissant qu'il s'agissait d'un point vital de la ligne belge et que les efforts répétés de l'ennemi en ce lieu témoignaient assez de l'importance extrême qu'il attachait à sa possession.

Plus au Sud encore, tandis que le front belge s'accrochait à la berge occidentale du fossé que constituent l'Yser et l'Yperlé, la ligne ennemie occupait l'autre rive, s'en rapprochant le plus possible pour ne s'en écarter que là où l'inondation l'y obligeait.

En somme, quand les positions principales ne se trouvaient pas à proximité immédiate, les postes avancés des deux adversaires se menaçaient mutuellement, parfois à bout portant. Conscients de l'état de faiblesse de l'armée belge, les Allemands n'eussent point manqué de mettre à profit la moindre défaillance ou de chercher un succès facile contre tout point faible découvert dans nos lignes. Nulle occasion de l'espèce ne devait leur être offerte.

* * *

• L'organisation défensive que l'armée belge dut créer sur le front dont nous avons esquissé le tracé, répondait à un double but :

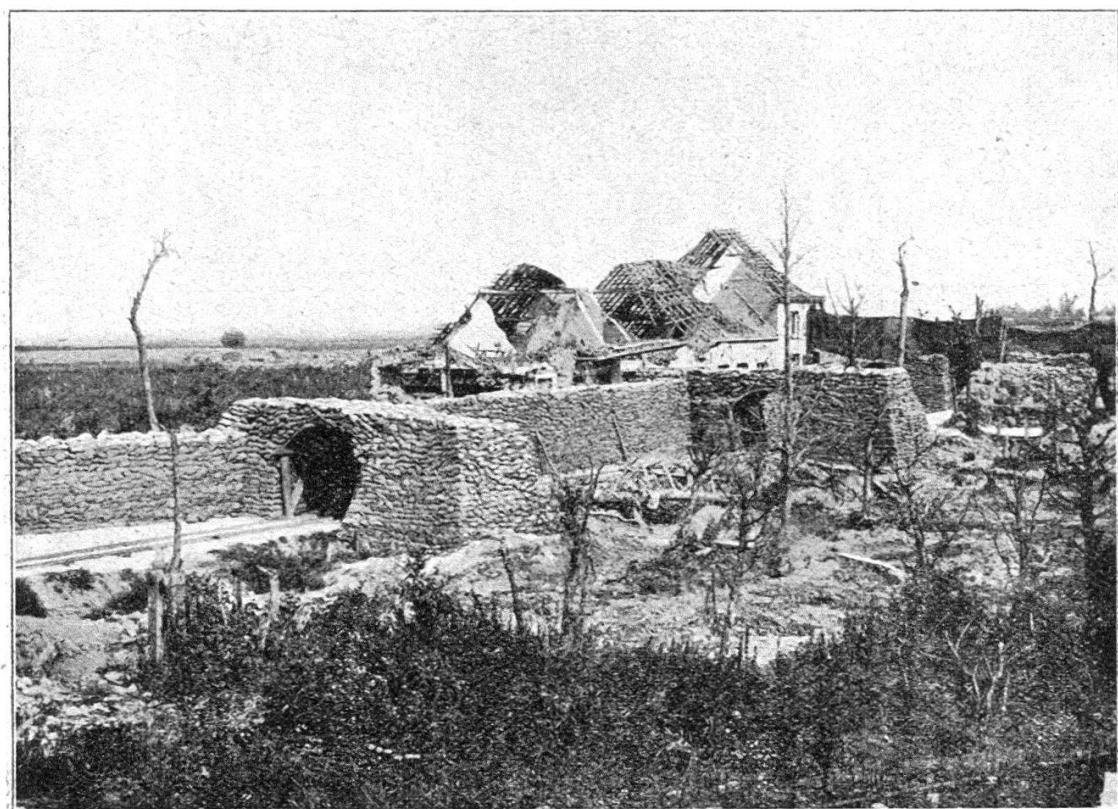
1^o Assurer la solidité de l'aile gauche des forces alliées déployées sur le front occidental et barrer à cette fin les voies d'accès les plus septentrionales vers Dunkerque et Calais ;

2^o Conserver à la Patrie belge — objet à la fois politique et militaire — le dernier lambeau de sol national encore inviolé.

Si le premier but suffit à définir l'importance du rôle échu à l'armée belge, le deuxième explique mieux encore la valeur immense qu'elle accorde aux positions confiées à sa vaillance. Elle se rend compte assurément qu'elle est chargée d'une mission capitale, puisqu'en dégageant les Alliés de toute crainte en ce qui regarde la sécurité de leur extrême front Nord, elle leur fournit la liberté d'action nécessaire pour asséner à l'en-



Aspect de la première ligne passant à travers les terrains inondés.



Tranchée de première ligne englobant les ruines d'une ferme. On remarquera les traverses en « portique » pour protéger les occupants contre les tirs d'écharpe.

nemi, dans les secteurs choisis, les rudes coups sous lesquels sa puissance a maintes fois déjà chancelé.

Mais combien leur volonté de remplir sans défaillance un tel rôle s'accroît d'obstination ardente, quand les soldats belges songent qu'ils défendent, en même temps, contre les convoitises de l'ennemi les derniers kilomètres carrés de terre belge où l'on respire un air libre et où le Roi demeure. Combien la perspective, enfin, de bondir un jour hors de leurs tranchées pour chasser l'opresseur tyrannique et cruel, entretient dans leur âme de saint enthousiasme !

C'est sur ces nobles sentiments que repose la force morale et la fermeté d'âme de cette armée qui a supporté, sans jamais se plaindre, toutes les privations, la dure séparation d'avec tout ce qu'elle a de plus cher au monde, la longue immobilité dans les mêmes tranchées inconfortables, parmi l'eau et la vase, au milieu des ruines de plus en plus lugubres qui lui serviront bientôt, pour un quatrième hiver encore, d'unique et navrant paysage.

* * *

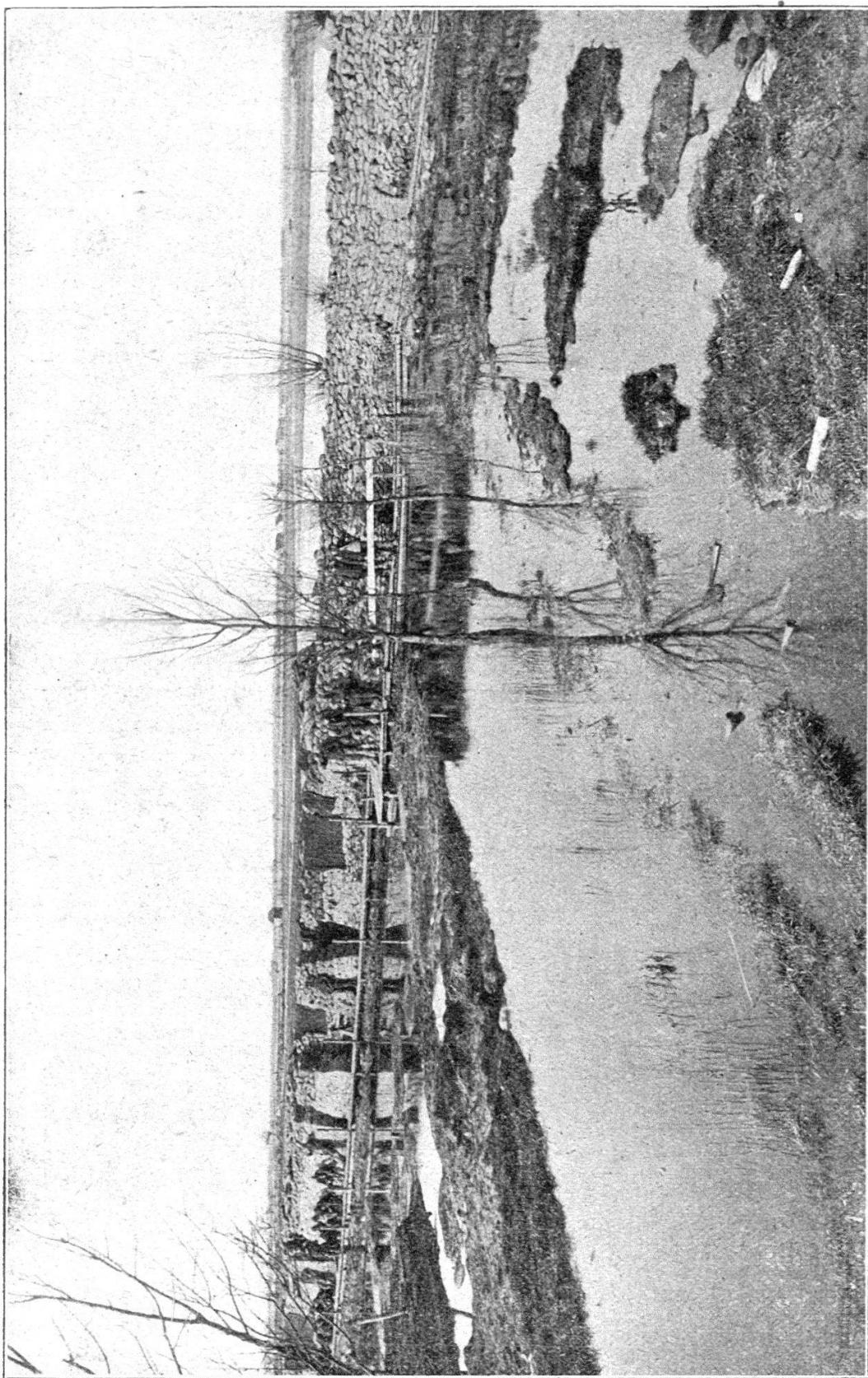
Pour bien définir l'étendue du labeur imposé à l'armée belge, il convient de rappeler succinctement comment doit être conçue, dans la guerre actuelle, l'organisation d'un secteur défensif.

La puissance de l'artillerie et des explosifs modernes, capables de détruire les travaux les plus solides, ne permettent pas qu'on se contente d'établir une position unique, si formidablement comprise qu'elle puisse être.

De là découle la nécessité absolue de mettre en état de défense *une zone profonde* et d'y créer *plusieurs positions successives*. C'est le seul moyen de localiser un succès momentané que l'ennemi est toujours à même de remporter, s'il y consacre les moyens voulus et n'hésite pas à le payer d'un prix élevé.

Chaque position, en outre, doit se composer elle-même d'une série de lignes de défense, tracées à courte distance l'une de l'autre, et précédées chacune de défenses accessoires.

Ces conditions s'imposent avec d'autant plus de rigueur que les travaux sont rendus plus fragiles par la nature du terrain,



Aspect de la première ligne construite à travers les inondations.

comme c'est le cas pour le front belge où il est impossible de s'enfouir dans le sol, qui s'élève à peine au-dessus du niveau de la mer. C'est pourquoi, par exemple, la zone organisée qui s'étend sur une profondeur de 10 à 12 kilomètres, entre les deux lignes de défenses naturelles de l'Yser et du canal de Loo, ne comporte, en vérité, qu'une succession ininterrompue de lignes de défense, constituant autant d'obstacles sur la route d'un assaillant qui serait parvenu à forcer la résistance en quelque point.

Les positions les plus voisines de l'ennemi sont, nécessairement, continues. Le tracé de chacune d'elles est influencé, non seulement par le terrain, mais encore et surtout par la configuration capricieuse de la ligne de contact des deux adversaires.

Chaque ligne de défense présente donc une allure tourmentée ; aux tracés plus ou moins réguliers, succèdent des saillants et des rentrants qui affectent les formes les plus variées. Les positions englobent des fermes, des localités, des petits bois, transformés en point d'appui. Quand ces derniers font défaut en des endroits importants, on doit édifier de toutes pièces des ouvrages artificiels.

Des boyaux, permettant la circulation à l'abri des vues de l'ennemi, relient les unes aux autres les diverses positions, et dans chacune de celles-ci les lignes successives.

Partout, il faut construire des abris, qu'on ne rendra jamais assez résistants, pour soustraire autant que possible le personnel aux effets du bombardement et pour le protéger contre les intempéries durant ses longues heures de garde aux tranchées. Des emplacements spéciaux doivent être créés, avec un soin particulier pour les mitrailleuses, les lance-bombes, les mortiers de tranchée, sur le rôle important desquels il est superflu d'insister.

La zone entière doit être parsemée, à des distances variables de l'ennemi, de batteries ou d'emplacements pour batteries de tous calibres. On conçoit combien leur construction représente de travail ardu et délicat et au prix de quelles peines on arrive, dans une plaine quasiment nue dominée entièrement par la crête de Clercken, à les dissimuler tant bien que mal aux vues directes et à l'observation aérienne de l'adversaire.

L'intensité des mouvements de troupes et de matériel, comme aussi la nécessité d'assurer dans toutes les directions des déplacements rapides, obligent à créer de toutes pièces des communications de toute nature pour pallier à l'insuffisance des moyens existants : routes, chemins, pistes, voies ferrées à écartement normal ou voies étroites. L'édification de tels travaux se heurte à des difficultés considérables quand la nature inconsistante du sol ne leur offre qu'une assise précaire.

On s'imagine aussi combien cette besogne se complique quand il s'agit de créer en pleine inondation, et sous les regards mêmes de l'ennemi, des passerelles longues souvent de plusieurs centaines de mètres donnant accès aux positions les plus avancées.

Citons, enfin, pour nous en tenir au rappel des travaux les plus importants, l'immense réseau télégraphique et téléphonique dont il faut couvrir toute la zone occupée, afin de relier entre eux les innombrables organismes et de pénétrer jusqu'aux postes situés à proximité immédiate de l'adversaire.

* * *

Du point de vue topographique, le secteur que l'armée belge a dû organiser et défendre est assurément l'un des plus défavorables. Ni les troupes anglaises venues cette année occuper la région de Nieuport, ni les unités françaises qui ont voisiné avec les forces belges du côté de Boesinghe et de Steenstraat, n'y contrediront.

On a plus d'une fois décrit l'aspect tout particulier de cette région basse, uniformément plate, comprise entre la frontière franco-belge, le rivage de la mer et le cours de l'Yser, et connue sous le nom de « Veurne-Ambacht ».

C'est une plaine monotone, toute en terrains d'alluvions que le travail des siècles a lentement arrachés à l'emprise des eaux, où des prairies humides se succédant à perte de vue servent de pâturages à un plantureux bétail. Pour les inonder pendant l'hiver et assurer ensuite leur drainage, ces prairies sont entourées de fossés d'irrigation dont la largeur atteint trois ou quatre mètres, des « Vaarten » ou « Grachten », comme on les désigne dans le langage du pays.

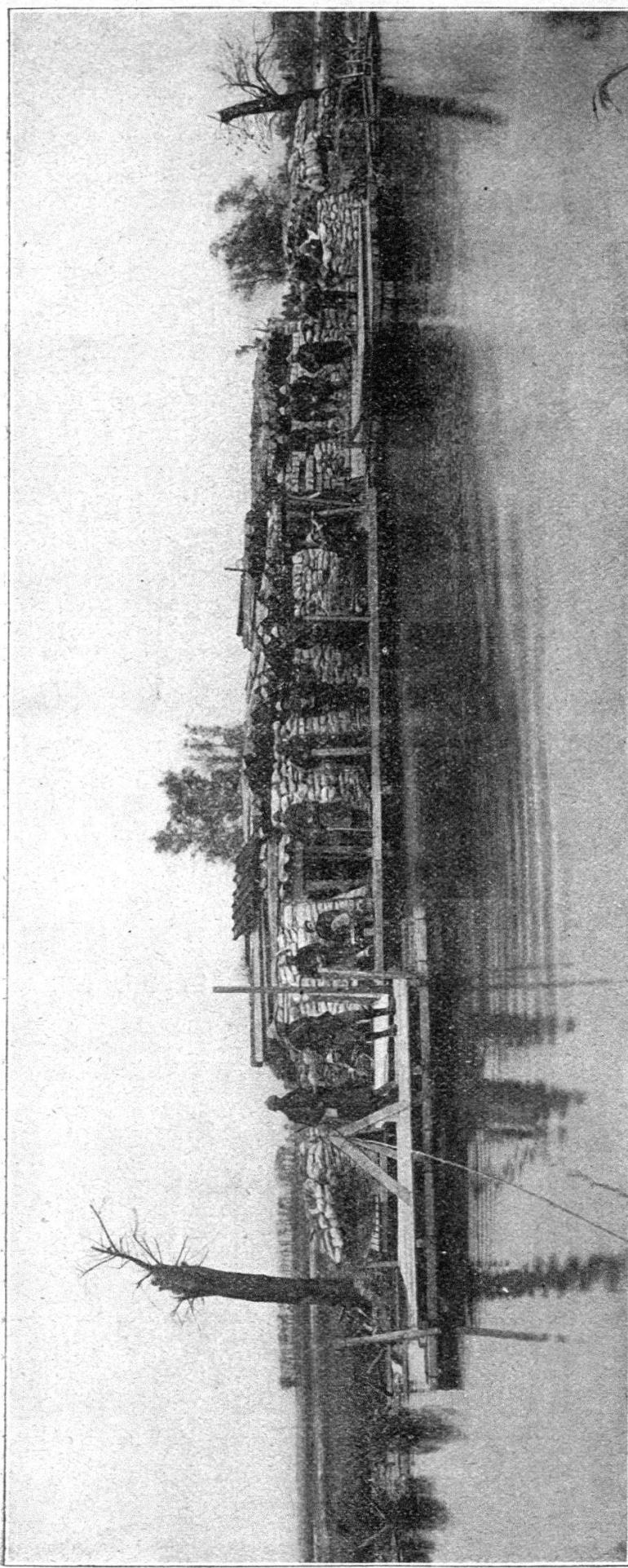
Un simple coup d'œil jeté sur la carte d'état-major les fait apparaître en nombre infini, à tel point que la région semble n'être qu'un vaste marécage. En réalité, le terrain découpé en parcelles innombrables par tous ces canaux inextricablement enchevêtrés, se présente comme une sorte de gigantesque et fantastique damier. Dès qu'approche l'hiver, les « vaarten » se gonflent d'eau. En tout temps, pour peu que la pluie persiste, ils débordent et le sol se transforme en bourbier.

Aux temps heureux de jadis, la plaine n'offrait d'autres couverts que les villages ou les hameaux, dont les habitations se seraient généralement autour du clocher à flèche d'ardoises, et les fermes isolées qui jetaient dans la monotonie du paysage la tache vive de leurs toits rouges. Une seule ville de quelque importance y apparaissait, avec Nieuport et Dixmude : c'est Furnes la mélancolique, que les obus allemands n'ont pas tardé à transformer en ruines abandonnées.

Dans ce pays essentiellement agricole, où n'existe pas la moindre industrie, un peuple aux goûts simples, et profondément attaché à la terre nourricière dont il tirait le plus clair de ses ressources, menait une vie pastorale, calme et sobre, dans laquelle les kermesses villageoises apportaient, à intervalles réguliers, un peu de grosse et bruyante gaîté. La propriété y fut toujours très divisée, le nombre des fermes importantes fort réduit. Si bien que dans la Belgique, généralement si riche et si peuplée, le « Veurne-Ambacht » a toujours été considéré comme une des régions offrant à une armée le moins de ressources en logement et en ravitaillements divers.

Les communications y sont nécessairement rares aussi. En dehors de la voie ferrée de Nieuport à Dixmude — dont le tracé se confond avec celui de la position principale — et de quelques voies vicinales à rendement médiocre, il n'existe qu'un chemin de fer, reliant Dixmude et Furnes à Dunkerque : or, il est à voie unique, sans garages, ni voies de débarquement.

Les routes dignes de ce nom sont tout aussi peu nombreuses. L'une d'elles, qui part de Nieuport et passe par Ramscapelle, Oudecapelle et Loo, court à peu près parallèlement au front, sous le feu immédiat de l'ennemi. Il n'en existe, à l'Ouest, qu'une deuxième, la grand'route de Furnes à Ypres ; aussi



Poste avancé sur la rive droite de l'Yser. On aperçoit au delà le « No man's land ».

est-elle d'une importance capitale, encore qu'elle soit à portée des pièces allemandes et constamment exposée aux bombardements.

Les communications transversales, se dirigeant vers le front, se réduisent : d'une part, aux routes conduisant de Furnes à Nieuport et à Pervyse ; d'autre part, aux embranchements qui, de la grande artère de Furnes à Ypres, se détachent vers Oudecappelle, Loo et Reninghe.

Le reste du réseau routier se compose uniquement de mauvais chemins pavés ou de chemins de terre que la moindre pluie rend inutilisables : hommes et chevaux y enfoncent dans une boue profonde et gluante dont ils ne parviennent à se tirer qu'au prix d'efforts inouïs. En vérité, la boue épaisse et tenace du « Veurne-Ambacht » est une ennemie obstinée et terrible; on ne peut que la maudire et lutter contre elle sans répit.

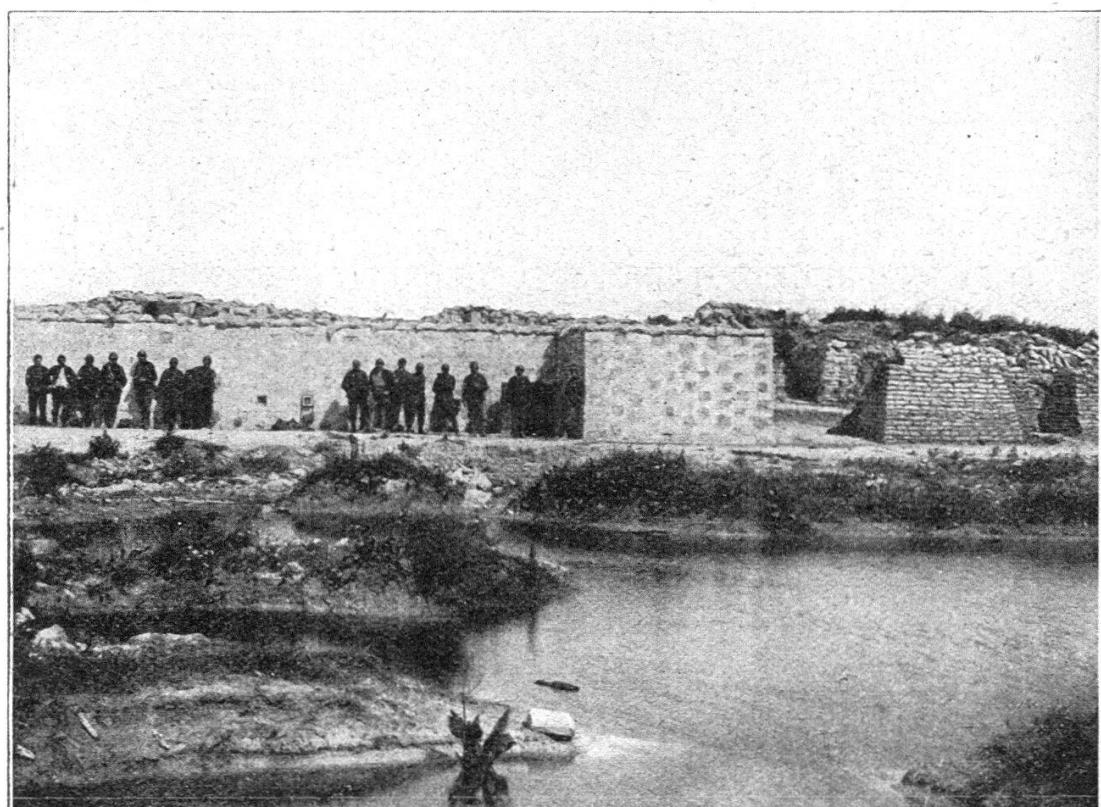
Ajoutons que cette région ingrate s'offre, pour ainsi dire, entièrement à découvert aux regards de l'observateur placé en quelques points favorables à l'Est de l'Yser. Ses vues plongent dans la plaine : au Nord, du haut des dunes de Westende ; au centre, des environs de Keyem ; au Sud, des hauteurs de Clercken, où le terrain s'élève jusqu'à la cote 43. Aussi n'est-il pas un mouvement, pas un des travaux entrepris par les troupes belges qui ait échappé à l'ennemi, jusqu'au moment où la disposition habile, mais combien délicate, de masques artificiels, eût permis de dérober à ses vues directes la presque totalité de l'immense plaine.

Telle est, brièvement et bien imparfairement décrite, la région où l'armée belge résiste depuis trois ans et qu'elle a transformée en une forteresse à peu près inexpugnable. Les caractéristiques que nous avons mises en relief suffisent à faire comprendre la nature toute spéciale des travaux qu'elle a dû ériger, ainsi que le patient et prodigieux labeur qui lui fut et qui lui demeure imposé.

Car l'Allemand n'est pas son seul adversaire. Elle est en lutte perpétuelle, aussi, contre les éléments et contre l'eau perfide qui, suintant du sol ingrat, ronge par la base les travaux sur lesquels s'acharnent constamment déjà les obus et les bombes. Elle vit dans une contrée au climat maussade, où la pluie



Aspect d'une tranchée de deuxième ligne.



Redoute bétonnée formant point d'appui d'une tranchée de première ligne.

règne en maîtresse pendant les deux tiers de l'année, qu'un épais et pernicieux brouillard enveloppe, durant la mauvaise saison, de son opacité glacée, où de formidables tempêtes, brusquement déchaînées, s'abattent par moments avec une violence sans pareille.

APERÇU GÉNÉRAL DES TRAVAUX EXÉCUTÉS.

Avant de passer à la description succincte des principaux travaux défensifs, il est important d'attirer l'attention sur certaines conditions particulières d'exécution, qui leur sont communes.

Il est impossible, rappelons-le, de creuser le sol, même à une profondeur minime, sauf en certaines parties les plus méridionales du front où le terrain s'élève graduellement. Au moindre coup de pelle, l'eau apparaît. Il en résulte que tous les travaux, quels qu'ils soient, *ont dû être exécutés en matériaux rapportés*.

Les tranchées des positions belges n'ont rien de comparable à ces fossés étroits et profonds du front occidental, dont l'image nous a représenté à profusion les multiples aspects. Ce ne sont, à proprement parler, que des *remparts* élevés *au-dessus* du sol. Derrière ces parapets, péniblement édifiés de toutes pièces, les défenseurs circulent sur le terrain naturel qui forme donc, en réalité, le fond de ce qu'on nomme improprement « tranchée ».

Du seul fait qu'on ne peut creuser sur place, découle évidemment l'obligation d'amener de l'arrière, et souvent de bien loin, tous les matériaux nécessaires à l'établissement des travaux, y compris la terre même, amoncelée par centaines de milliers de mètres cubes dans des sacs dont le nombre fantastique de millions ne pourrait être chiffré.

L'apport de ces matériaux, dans les premiers temps surtout, a représenté à lui seul un effort immense. Nous avons dit l'indigence du pays en moyens de communication de quelque valeur. Aussi est-ce à dos d'hommes ou sur de légères voitures à fardeau parcimonieusement limité, — aucun chargement pondéreux ne pouvant circuler sur les chemins boueux et sans consistance, — que tout a dû être transporté péniblement, durant la nuit,

jusqu'aux premières lignes : sacs à terre, rondins, troncs d'arbres, rails, ciment, briques, galets, clayonnages, fils de fer barbelés, etc. Faut-il signaler à quelles difficultés spéciales on s'est heurté dès que, pour établir des travaux particuliers, tels les bétonnages, il a fallu procéder à une consolidation préalable du terrain ?

C'est bien longtemps, seulement, après la bataille de l'Yser, et quand la position principale eut atteint un degré de résistance suffisant, que l'on put s'occuper d'améliorer le réseau routier, de créer des chemins nouveaux, de construire des voies ferrées supplémentaires, étroites ou larges.

On ne s'étonnera pas, alors, que le souvenir des travaux exécutés, au cours du premier hiver surtout, ait laissé dans l'esprit de ceux qui durent les édifier une impression de véritable cauchemar. La mitraille ne cessait de s'abattre autour d'eux. Les hommes travaillaient dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux, mordus par le froid, cinglés par le vent et la pluie. En raison de la faiblesse des effectifs, la majorité des forces combattantes devait, pour ainsi dire, monter constamment la garde le long du front étendu et encore si fragilement constitué.

On fit appel aux vieilles classes, appartenant aux anciennes troupes de forteresse, aux « vieux paletots » selon l'expression pittoresque usitée par nos soldats. Derrière les lignes, infatigablement, ils « mirent la patrie en petits sacs », comme ils disaient eux-mêmes en plaisantant. Aidés de quelques unités placées au repos (?), ces hommes, peinant jour et nuit, préparèrent tous les matériaux indispensables, et par les chemins détrempés soumis au feu de l'ennemi, les amenèrent jusqu'aux premières tranchées. Et là, patiemment, sous la protection de gardes vigilantes, le fusil constamment tenu à leur portée, les stoïques défenseurs de l'Yser élevèrent progressivement, avec une obstination et un courage merveilleux, la barrière infranchissable qu'ils avaient juré d'opposer à toute nouvelle tentative de l'ennemi.

a) *La maîtrise de l'inondation.*

Tendue en pleine bataille de l'Yser, à l'instant le plus cri-

tique, alors que l'ennemi était parvenu à franchir le fleuve à Saint-Georges, à Schoorbakke, à Tervaete et près d'Oud-Stuyvekenskerke, l'inondation n'avait pu être réglée d'emblée, de manière à n'être une nuisance que pour l'ennemi : elle avait graduellement, aussi, envahi une partie de nos propres tranchées. Il était donc urgent de maîtriser complètement le régime des eaux, sous peine de voir l'héroïque moyen employé contraindre l'armée belge à l'abandon des positions conservées au prix de tant de sang.

Des travaux importants durent être entrepris à cette fin, sans délai, les uns d'ordre défensif, les autres d'ordre technique.

Les premières mesures défensives consistèrent dans la création de tranchées qu'il fallut bien établir en ce moment, soit au milieu de l'eau qui s'infiltrait partout, soit dans la boue profonde. Avec une hâte fébrile, on accumula sur le sol fangeux les sacs de terre, transportés de l'arrière, sans arrêt. Des parapets, dont la solidité s'accrut progressivement, réalisèrent ainsi, petit à petit, un front continu, encore précaire sans doute, mais suffisant pour mettre la zone occupée à l'abri de toute surprise.

Avant de poursuivre la mise en état de défense du terrain, on put se préoccuper, alors, d'assurer la maîtrise complète de l'inondation. Il fallait, pour cela, rappelons-le, pouvoir inonder à son gré le terrain du côté de l'ennemi, tout en empêchant les eaux de s'étendre au delà d'une ligne nettement délimitée et en interdisant à l'adversaire toute possibilité de retourner la menace contre nous.

On s'imagine aisément les énormes difficultés techniques que nos ingénieurs durent vaincre. Notons, d'abord, que la région de l'Yser est parcourue par de nombreux ruisseaux tributaires du fleuve et par une multitude de canaux se reliant les uns aux autres. Les deux zones d'action, amie et ennemie, se trouvaient donc en communication directe, de sorte qu'il était impossible, sans prendre des précautions infinies et sans exécuter d'innombrables travaux, d'inonder l'une des zones, sans exposer l'autre au même sort.

Ce n'est pas tout. L'ennemi restait et reste toujours libre d'abaisser le plan des eaux en « saignant » l'inondation tendue

de son côté. Pour déjouer ses tentatives, il fallait donc à tout prix se mettre en mesure d'envoyer à volonté vers ses lignes, le volume d'eau nécessaire.

Il était indispensable, enfin, d'assurer, en cas de besoin, un judicieux et prompt écoulement des eaux, afin d'éviter toute catastrophe pouvant provenir d'un gonflement de l'inondation provoqué par l'ennemi ou simplement dû aux pluies torrentielles qui sévissent parfois, dans cette triste région, avec une persistance désespérante.

Une lutte de tous les instants mit ainsi constamment aux prises les deux adversaires. Hâtons-nous de dire que l'ingéniosité et le labeur des nôtres a complètement triomphé dans ce domaine. Ils sont et demeurent les véritables maîtres de la situation : l'Allemand a dû s'avouer vaincu.

Chacun comprendra que nous ne puissions fournir de précisions sur les dispositions prises. Parmi celles-ci, les plus délicates et les plus complexes furent incontestablement celles qui avaient pour objet essentiel de mettre les lignes belges à l'abri des inondations tendues dans les positions ennemis.

On a écrit plus d'une fois qu'en étant maîtres de Nieuport et de ses écluses, les Belges tenaient en mains la clé des inondations. C'est exact. Mais on ne peut ignorer que les obus allemands n'ont cessé, depuis trois ans, de s'acharner sur les écluses et les ponts. Aussi les travaux qu'il a fallu entreprendre, mener à bien et maintenir en bon état dans cette région, seront-ils un sujet d'émerveillement pour les techniciens le jour où on pourra les dévoiler.

Que dire, ensuite, de l'importance considérable des multiples barrages à créer, des digues — longues parfois *de plus d'un kilomètre* — qu'il a fallu construire, du renforcement des berges auquel on a dû procéder le long des canaux et cours d'eau qui sillonnent le terrain en tous sens ?

Les barrages établis sont de deux espèces principales : les uns *fixes*, les autres dits *à volets* ; on emploie ces derniers aux endroits où doit être assuré et réglé le libre jeu des eaux. Se doute-t-on que pour élever des barrages artificiels, susceptibles de résister aux plus fortes pressions, il faut amonceler 100 000, 200 000, voire 300 000 sacs à terre ? Et croirait-on qu'il n'en

a pas fallu moins d'un *million* pour construire le barrage le plus important ? Il est vrai que son volume se chiffre par la bagatelle de 25 000 mètres cubes !

Nous n'en pouvons dire davantage ici, mais ces quelques données caractérisent suffisamment, pensons-nous, le fabuleux travail que l'établissement des inondations a nécessité.

b) *Les tranchées.*

Quand la première barrière, formant front continu, eut été élevée, quand on eut suffisamment maîtrisé le régime des eaux pour n'avoir aucune catastrophe grave à redouter, quand furent occupés, au milieu de l'inondation, les postes aquatiques disputés à l'ennemi, il fallut se préoccuper d'améliorer d'urgence toutes les positions, de perfectionner les travaux, d'organiser le terrain en profondeur selon les principes généraux que nous avons exposés.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Un renouveau d'activité de la part de l'ennemi, qui ne paraissait pas avoir renoncé à ses ambitieuses visées sur Dunkerque et Calais, devait être prévu, en effet, dès le retour de la bonne saison.

Dans chacun des secteurs dont la garde incombait à nos faibles divisions, le travail s'organisa méthodiquement, avec la volonté tenace d'aboutir, dans un minimum de temps.

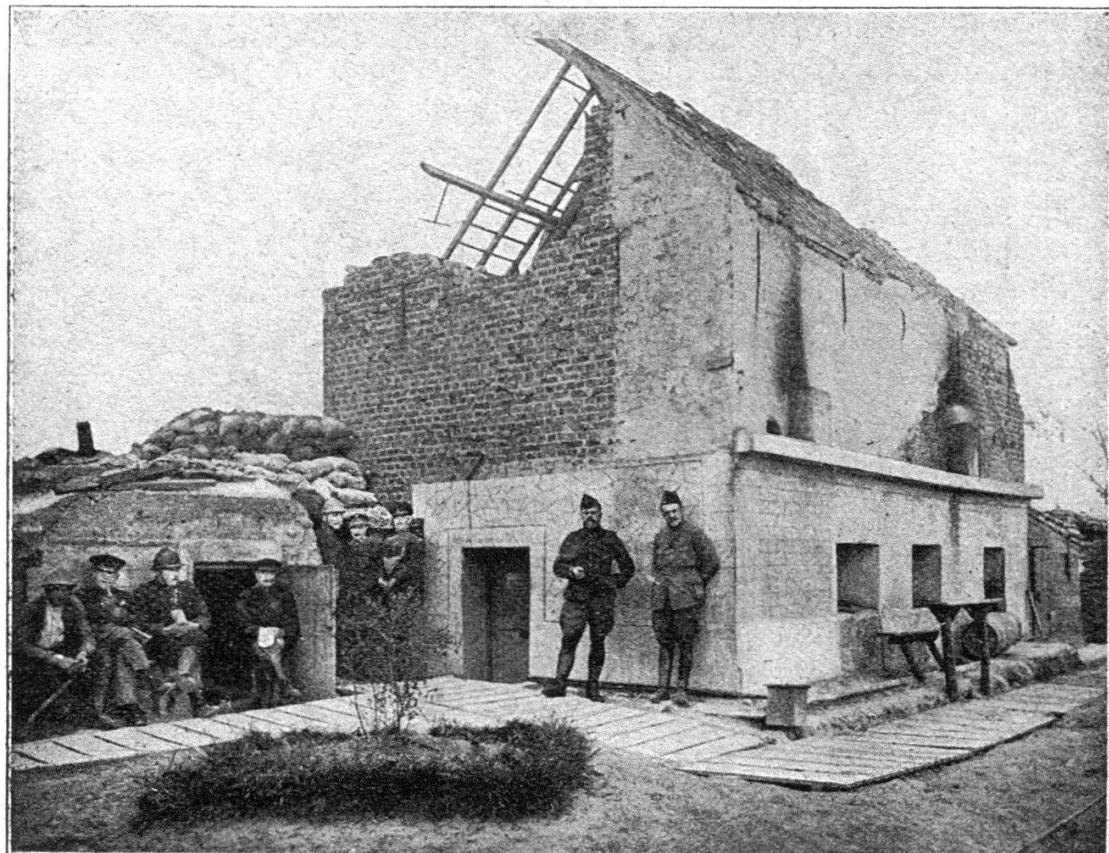
Il ne fallait guère songer à exécuter en plein jour un travail de quelque importance. Nous l'avons dit, rien ne pouvait échapper aux vues de l'ennemi. A distance déjà, le feu de ses canons ne cessait de fouiller le terrain ; quelles pertes ne se fût-on pas exposé à subir alors, en tentant d'organiser de jour des positions à proximité même de ses lignes et sous ses regards immédiats ?

C'est donc pendant la nuit, en plein hiver, humide et rigoureux, que nos hommes durent besogner sans relâche, dans les conditions les plus pénibles qu'on puisse imaginer.

Aujourd'hui que ces dernières se sont considérablement améliorées, grâce à la perfection d'une organisation poussée jusque dans ses moindres détails, on se représente mal l'effort immense et les véritables souffrances physiques qui, pendant



Poste de commandement d'un groupe d'artillerie.



Poste de commandement de bataillon en première ligne.

les longs mois du début, furent imposés aux défenseurs de l'Yser.

L'unité chargée, dans un secteur donné, de se rendre au travail en première ligne, était, ô ironie des mots, placée au repos ou au demi-repos, ce qui veut dire qu'elle était logée au milieu des ruines, dans des cantonnements à peu près dénués de ressources, à grande distance du chantier vers lequel il lui fallait s'acheminer dès la tombée du jour. Ayant bravement pris leur parti des circonstances, soutenus par une confiance en eux-mêmes qui ne les a jamais abandonnés, les hommes, cependant, témoignaient d'une bonne volonté — et quoi que certains en aient dit — d'une bonne humeur constantes. Ils grognaient bien, parbleu ! et qui ne l'eût fait à leur place ? Mais ils marchaient toujours, acceptant corvées et privations, entraînés par l'impétueux désir de châtier l'ennemi responsable de tous les maux qui s'abattaient sur eux.

Dans la nuit noire, vêtus de la façon la plus disparate et souvent la plus misérable, ces hommes alors s'acheminaient par les routes boueuses et les chemins détremplés vers la zone marécageuse des prairies inondées. Cette marche dans les ténèbres constituait un vrai supplice. A chaque pas, les hommes trébuchait dans la glaise lourde et gluante, sur les pavés disjoints ou dans les trous d'obus remplis d'eau.

Ils devaient peiner ainsi, pendant des heures parfois, pour arriver jusqu'au « dépôt de matériel » où on leur distribuait ce que l'on avait pu préparer en fait de sacs à terre, de rondins, de tôles ondulées, de fils barbelés et d'outils. Aujourd'hui, tout cela existe à profusion. Mais à l'époque pénible que nous évoquons, il y avait pénurie de tout et c'est avec des moyens de fortune d'une précarité qui ferait pitié maintenant, que l'on devait se tirer d'affaire.

Enfin, qu'importe. Munis d'une charge qui alourdissait encore leur marche difficile, les hommes poursuivaient leur chemin, par des sentiers ou des pistes à peine tracés, menacés au moindre faux pas de faire une culbute dans la vase profonde. Des précautions infinies s'imposaient pour éviter de donner l'éveil à l'ennemi. A tout instant, des fusées lumineuses partaient de ses lignes, inondant le triste paysage de leur clarté blafarde. Les hommes, aussitôt, s'aplatissaient dans la boue.

Surprise, parfois, avant d'avoir pu s'abriter, leur colonne se trouvait soudain prise dans les rafales des mitrailleuses. Combien de braves, ainsi, sont morts obscurément en accomplissant la plus ingrate et la plus pénible des tâches.

Aussitôt arrivés à pied d'œuvre, les hommes se mettaient au travail, oubliant leurs fatigues, pour se hâter, avant que le jour ne revînt, d'ajouter leur part à la dure besogne accomplie la veille : éléver et consolider davantage le fragile rempart de sacs à terre, créer de nouveaux abris, placer des défenses supplémentaires en avant des tranchées.

Qui dépeindra jamais, comme il faudrait, la patience, le courage et l'endurance de ces travailleurs, constamment épiés par l'ennemi, peinant jusqu'à l'épuisement sous le feu des mitrailleuses braquées sur nos lignes, sous les bombes meurtrières dont une seule, parfois, suffisait à réduire à néant l'effort d'une nuit entière, ou qui, éclatant en tonnerre au milieu d'un groupe d'hommes, y semait la mort et l'horreur des effroyables blessures.

Aucune souffrance, pourtant, ne put jamais ébranler leur volonté stoïque. Ils furent et demeurèrent admirables. Et rien n'est émouvant comme l'esprit de sacrifice dont restèrent animés ces hommes qui, n'ayant même pas, pour enflammer leur ardeur et stimuler leur énergie, la satisfaction de pouvoir riposter aux coups de l'adversaire, se savaient, au contraire, exposés à mourir, non pas l'arme au poing et dans l'ivresse du combat, mais un vulgaire outil de terrassier à la main et sans l'auréole d'une gloire quelconque.

Pendant des semaines, pendant des mois entiers, cette vie affreuse s'est poursuivie, vraiment épuisante quand on songe que les mêmes hommes devaient retourner au travail chaque nuit, puis aller prendre leur tour de garde aux tranchées, sans jamais avoir joui d'un repos complètement réparateur.

Plus tard, heureusement, l'état d'avancement des travaux et l'étofflement des effectifs ont permis d'organiser un roulement judicieux des divers tours de service. Jamais, cependant, nos hommes n'ont pu considérer leur tâche comme terminée : car sur le front belge il faut inlassablement réfectionner, réparer, entretenir, voire refaire de toutes pièces les travaux endom-

magés par le feu de l'ennemi ou par l'eau, cet autre adversaire plus pernicieux, souvent, que le premier.

Il n'est rien de tel, pour se rendre compte de la persévérence déployée par les troupes belges et du temps qu'il leur a fallu pour accomplir leur tâche, que de chercher à se figurer par des chiffres le travail exécuté.

Rappelons que, mesuré le long de la première ligne, le front total organisé par l'armée belge s'étend sur 31 km. environ. Rappelons aussi qu'une série de positions continues ou discontinues s'échelonnent sur une grande profondeur et que chacune d'elles est constituée par des lignes successives, en nombre variable, suivant les conditions tactiques et topographiques.

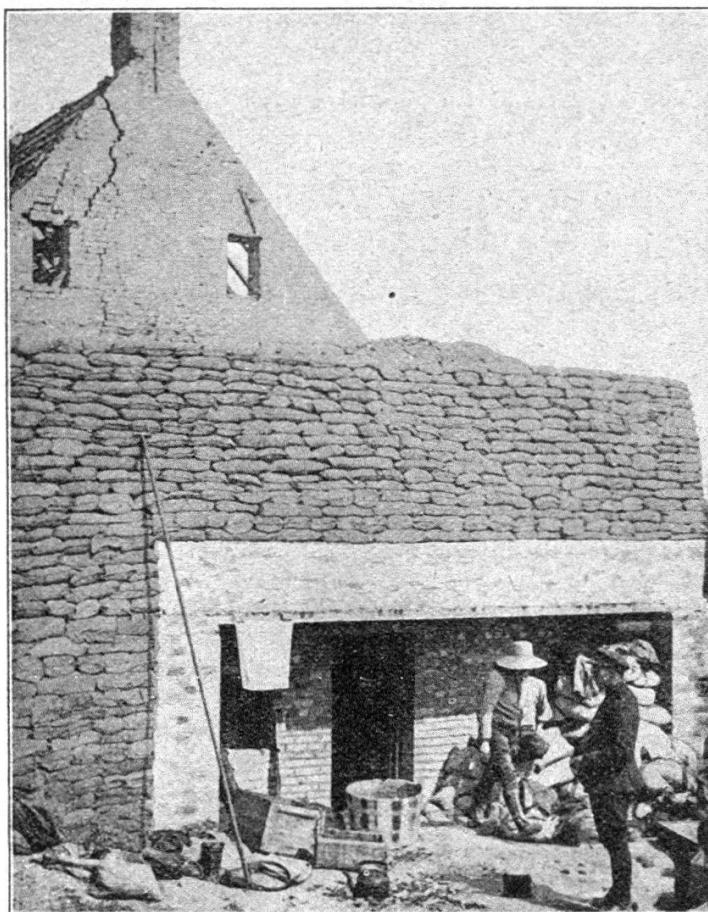
On peut évaluer, dès lors, sans être taxé d'exagération, à dix ou quinze fois l'étendue du front la longueur totale des tranchées que l'armée belge a dû édifier. Il faut y ajouter les dizaines et dizaines de kilomètres de boyaux qui permettent de circuler d'une ligne à l'autre à l'abri des vues de l'ennemi, et, dans une certaine mesure, de ses coups.

L'ensemble du travail ainsi exécuté représente, au bas mot, un minimum de 400 km. de terrassements¹, soit, à vol d'oiseau, la distance de Paris à Cologne ou de Paris à Strasbourg, et une fois et demie celle d'Ostende à Arlon, la plus longue qu'on puisse mesurer à travers la Belgique.

Les photographies qui accompagnent cette étude représentent quelques aspects des tranchées et des boyaux du front belge de l'Yser. Mieux que toute description, elles fournissent une idée précise du vrai labeur de forçat accompli au cours de trois années d'un travail ininterrompu, dans un terrain épouvantable.

Songez que pour construire chaque mètre courant de tranchée — traverses et parados compris — il a fallu remuer l'équivalent de 7 à 8 mètres cubes de terre, et pour chaque mètre de boyau, transporter, puis mettre en place, un minimum de 4 mètres cubes. Et vous ne serez pas loin de la vérité en évaluant à quelque *trois millions et demi de mètres cubes* le volume des

¹ Nous pouvons préciser en signalant que 60 kilomètres de tranchées et boyaux peuvent être mesurés dans la zone avant organisée défensivement *pour une division occupant le secteur le plus restreint*.



Abri.



Passerelle conduisant à travers l'inondation, de la première ligne
à une grand'-garde.

terrassements édifiés sur le front belge, pour la seule construction des tranchées et des boyaux de communication.

Les uns et les autres sont constitués entièrement en sacs à terre, ou bien solidement revêtus, soit au moyen de sacs, soit au moyen de claires ou de briques. Tous ces matériaux, répétons-le, — car on ne pourrait assez y insister, — ont été péniblement apportés de l'arrière. Or, c'est par *dizaines de millions* qu'il faudrait compter pour chiffrer le total des sacs à terre utilisés, et par *milliers de mètres carrés* pour se figurer la superficie des clayonnages placés.

Mais il ne suffit pas de créer tranchées et boyaux. Il faut empêcher l'ennemi d'en approcher, en les protégeant par un obstacle dense et profond de défenses accessoires : réseaux de fils barbelés, chevaux de frise, pièges à grenades, etc. Quel statisticien calculera jamais le nombre des centaines de milliers de piquets enfouis et celui des *milliers de kilomètres* de fils placés en avant des parapets par des travailleurs héroïques ?

Partout où nos positions sont proches de l'ennemi, qui a de façon générale le gros avantage de les dominer, il faut exécuter des travaux spéciaux pour empêcher les balles d'y pénétrer d'enfilade et d'y causer des ravages. On couvre, à cette fin, tranchées et boyaux au moyen de multiples portiques comme on en peut apercevoir sur certaines photographies que nous publions.

Il faut aussi, pour rendre leur occupation possible et y assurer une circulation aisée, consolider avec le plus grand soin le fond inconsistant de tous les travaux. On a dû placer partout — et les remplacer Dieu sait combien de fois, — des caillebotis construits d'abord à l'arrière-front, puis transportés vers les lignes et disposés enfin au prix de peines infinies sur des dizaines et des dizaines de kilomètres d'étendue, dans les tranchées et les boyaux à fond vaseux.

Passe encore si, tous ces travaux une fois menés à bien, on pouvait les considérer comme définitivement achevés. Mais ce serait trop beau, en vérité. Sous l'effet du bombardement, les revêtements les plus solides s'écroulent lamentablement. Les éléments aussi s'acharnent sur eux pour les désagréger. Tout ce qui est pondéreux s'enlise petit à petit, parce que le sous-sol

manque de consistance. Durant la mauvaise saison, surtout, quand les pluies persistent et que l'inondation s'étend, les hommes constatent, jour à jour, que les parapets s'affaissent, que les caillebotis disparaissent sous l'eau ou dans la boue. Et tout est à refaire. Et avec une patience constamment mise à l'épreuve, il faut se remettre à l'œuvre pour rebâtir péniblement ce qui n'avait pu être édifié qu'au prix d'efforts inouïs. C'est ainsi qu'un grand nombre de tranchées et de boyaux ont dû être reconstruits *jusqu'à cinq et six fois !*

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des positions proprement dites. Se rend-on bien compte, maintenant, de l'effort gigantesque qu'exige la création de travaux fortifiés avancés, en plein milieu de l'inondation ?

La première tâche qui s'impose consiste dans la construction de passerelles, longues de plusieurs kilomètres en certains points ; une de nos photographies en représente un aspect saisissant. Sur ces passerelles que l'ennemi peut tenir sous son feu, il faut transporter alors, à dos d'homme généralement ou en tout cas par des moyens d'un rendement fort précaire, tous les matériaux devant servir à l'édification des travaux avancés. La création d'un simple « poste aquatique » exige des milliers de sacs à terre. Se figure-t-on bien ce que doit alors représenter de labeur formidable, la construction des nombreuses grand' gardes qui, s'élevant au milieu de l'inondation, protègent notre position principale ? Tous les terrassements, dont le volume se chiffre par des centaines de mètres cubes, les bétonnages qui seuls offrent une résistance suffisante au bombardement continual, les réseaux épais de fils barbelés, ont dû être exécutés à quelques mètres de l'ennemi. Et l'on peut se demander par quels prodiges de constance, d'énergie et de vaillance, des hommes sont parvenus, dans de telles conditions, à éléver au-dessus des eaux de pareilles fortifications ?

Commandant WILLY BRETON
de l'Armée belge.

(A suivre.)